HAL
open science

Le nucléaire ? Même pas peur !

Yoann Ikeda Moreau

To cite this version:

Yoann Ikeda Moreau. Le nucléaire ? Même pas peur !. La Grande Oreille. La revue des arts de la parole, 2015, Sauve qui peut ! contes à vous glacer le sang, 61. hal-01839234

HAL Id: hal-01839234

https://minesparis-psl.hal.science/hal-01839234

Submitted on 14 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le nucléaire ? même pas peur !

YOANN MOREAU

Les accidents nucléaires sont trop récents pour avoir fait l'objet de récits ; ils nous angoissent, plus qu'ils nous font peur ! Et si, pour pouvoir en parler, il fallait créer un nouveau vocabulaire symbolique ?

Imaginons un scénario devenu aujourd'hui vraisemblable. Si la fonte des pôles se confirme, conduisant à une élévation de quelques mètres du niveau maritime global, la majorité des mégapoles mondiales seront par le fond : New York, Londres, Tokyo, Hong-Kong, Marseille, Singapour, etc. Si cela se produisait, les populations auraient, pour y faire face, un recours possible au travers de leurs mythes. Le Déluge biblique contient, entre autres, des indications techniques (comment fabriquer une arche), des propositions éthiques (préserver les espèces animales), des transgressions morales qui peuvent s'avérer nécessaires (l'inceste de Noé et de ses filles), et des ressources mentales (le fait qu'il y ait la possibilité d'une survie après le cataclysme). Les mythes font partie des ressorts culturels qui permettent de faire face à l'exception, à l'extraordinaire, aux grandes crises de la vie des individus et des sociétés.

Une peur sans récit

Toutes les catastrophes qui affectent les hommes sur les temps longs de l'histoire ont été mises en récit. Les Japonais ont des histoires relatives aux séismes et aux tsunamis ; les Amazoniens ont des mythes diluviens, les sociétés sahariennes content les grandes sécheresses et les famines. Mais les aléas nucléaires, parce qu'ils sont récents, qu'ils ne se sont jamais produits auparavant dans l'histoire des sociétés humaines, dérogent à cette prise en charge narrative. Or les isotopes produits par les catastrophes nucléaires vont être présents dans la biosphère pendant de nombreuses générations. Si les explosions des réacteurs de Tchernobyl et de Fukushima Daichi constituent bien des événements (des phénomènes qui ont eu un début et une fin), il n'en va pas de même des éléments atomiques qu'ils ont répandus. L'instabilité de ces derniers, ionisants pendant de longues générations, constitue un avènement, c'est-à-dire le commencement d'une nouvelle ère dont la fin est lointaine et incertaine. La prise en compte de ce changement, l'émergence d'un monde devenu « radio-agressif », doit pouvoir passer par un traitement non seulement historique et objectif, mais aussi mythologique et symbolique.

Les mythes racontent les grandes catastrophes et en gardent la mémoire

Pour l'heure, il n'existe pas de grand récit qui raconterait les risques et les dangers associés aux radiations atomiques. Il n'y a pas encore de narration qui ramasse, en une légende protéiforme et quelques figures archétypiques, les conditions d'existence sous atmosphère contaminée. Les productions romanesques, théâtrales, cinématographiques et la variété des témoignages, rapports et reportages n'ont pas encore coagulé en un récit qui condenserait la diversité des aspects et des expériences propres à la radioactivité. Pour le moment, nous sommes en reste d'une expression du nucléaire dans le champ mythologique, c'est-à-dire dans la mouvance d'une sensibilité, d'une technicité et d'une historicité des temps longs de l'humain.

L'une des conséquences de ce vide mythologique se traduit par *l'absence de peur* de la radioactivité, par son confinement dans le hors-champ de l'angoisse. Car la peur suppose de pouvoir dire ce qui fait peur, de

Sarcophage, lieu d'une dépouille considérée comme immortelle.

pouvoir le décrire, le désigner, le circonscrire ou le nommer, par exemple au moyen de figures auxquelles chacun participe. Quand une angoisse est mise en lien avec une figure mythologique (disons, pour changer, Œdipe) qu'elle peut commencer à être exprimée, racontée et communiquée à autrui (dont soi-même), elle perd sa charge propre. Quand elle émerge dans le champ social (et la conscience), l'angoisse intègre le registre de ce qui se communique et l'individu qui la ressent peut commencer à avoir prise sur elle et y faire face. Alors que l'angoisse est produite par de l'indéterminé, du non localisable et de l'indéfini, bref, par un flou qui – ici – n'a rien d'artistique, la peur a un objet.

L'invisibilité, la dimension éminemment labile et diffuse des isotopes radioactifs, ainsi que l'absence de figures qui symboliseraient cet aléa, tendent à le maintenir dans le registre de l'angoisse, d'une peur que l'on ne parvient pas à qualifier et à montrer. Cette insaisissabilité symbolique s'ajoute à son imperceptibilité et à sa durabilité. Nous ne savons pas encore sur quels motifs symboliques va s'élaborer l'histoire longue du nucléaire. Quels en sont les aspects – l'invisibilité, l'aspect radiant et rayonnant, la question de la durabilité et de la persistance intergénérationnelle, la mutation des espèces – qui vont *structurer* (au sens de Claude Lévi-Strauss) sa prise en charge mythologique ?

Naissance d'un vocabulaire symbolique

Nous avons peut-être quelques indices, quelques prises envisageables. Quelques éléments du vocabulaire utilisé, principalement celui des médias, pour décrire les grandes catastrophes atomiques, semblent significatifs. Pour décrire les structures d'acier et de béton fabriquées pour minimiser les fuites des réacteurs de Tchernobyl et de Fukushima Daichi, on n'utilise pas un vocabulaire uniquement technique, mais des mots dont la charge symbolique est considérable. Ainsi, on ne parle pas simplement d'enceinte de confinement mais de « sarcophage » ou d' « arche ». Le premier terme, usuellement employé pour définir le tombeau d'un pharaon momifié, indique le lieu d'une dépouille considérée comme immortelle ; le second renvoie à un Déluge : déluge d'eau, dans la Bible ; aujourd'hui, déluge de micro-matières imprégnant l'océan d'air, c'est-à-dire l'atmosphère au fond de laquelle nous vivons. On qualifie en outre de « sacrifice » l'envoi des premiers contingents d'intervention mobilisés à Tchernobyl et à Fukushima, mot qui renvoie à l'idée de rituel, pratique indissociable de la transmission des mythes. Ces mêmes « sacrifiés », les « nettoyeurs » de Tchernobyl, s'estiment victimes au niveau biologique, mais se considèrent comme des « initiés » ayant à transmettre une expérience qui déborde la seule réalité physico-chimique ; cette terminologie renvoie également vers le champ du sacré, de ceux qui mène les rituels d'initiation.

Sarcophage, arche, sacrifice et initiation, quatre termes qui circulent de manière profane, en marge de la culture dominante et instituée, mais ces mots, disséminés ici et là, constitueront peut-être progressivement un champ sémantique enté sur les mouvances ancestrales. Ils nous engagent peut-être à penser autrement la question des résidus atomiques.

Si ces derniers continuent à être « stockés » et « entreposés », si l'on se cantonne à les *enterrer* et non à procéder à leur *enterrement*, nous demeurerons en reste d'un travail sur les angoisses qui y sont associées. Et nous serons également en reste d'un traitement *concret*, c'est-à-dire prenant en compte à la fois

Il n'existe pas de grand récit qui raconterait les dangers associés au nucléaire

leur dimension physico-chimique et symbolique. À défaut, les enceintes de ciment qui confinent les cœurs des centrales de Tchernobyl et de Fukushima ne pourront faire l'objet que d'une *maintenance* (technique et protocolaire), et non d'un entretien (technique et symbolique, protocolaire et rituel). Les menaces qui pèsent sur l'effritement progressif du sarcophage de Tchernobyl nous engagent à repenser les modalités de son entretien sur les temps longs de l'Histoire.

Il s'agit donc de tenter de mettre des mots et des paroles sur ce que les accidents de Tchernobyl et de Fukushima ont soulevé, et sur les manières dont nous nous sentons affectés, tant et si bien que cela puisse n'être qu'une peur. Car, pour le moment, nous n'avons pas peur de ce qui a été produit le 26 novembre 1986 et le 12 mars 2011, cela nous angoisse. Et, pour étrange que cela puisse paraître, il nous faudrait cultiver le spectre radioactif qui plane sur notre imaginaire, notre chair et nos valeurs. Peut-être parviendrons-nous alors à le fonder et à avoir prise sur lui. Peut-être aussi nous rendrons-nous compte qu'il est sans fondement. Il sera certainement un mixte des deux, pour partie fondé et pour partie fabulé, comme ces mythes qui travaillent nos récits et nous aident à avoir prise sur nos angoisses. Tendons donc l'oreille, la grande, celle qui écoute en deçà de l'audible et du sensible, celle qui est à l'affût des bruissements de nos matières et de nos émotions.

Tchernobyl, 28 ans après la catastrophe.